



LE NID DE CENDRES

INTÉGRALE

ENTRETIEN AVEC SIMON FALGUIÈRES

Vous avez tout juste 33 ans et vous montez pour le Festival d'Avignon un spectacle fleuve dont vous êtes l'auteur. Pourriez-vous nous décrire votre parcours jusqu'aux circonstances très particulières de cette création ?

Simon Falguières : Je suis né dans un théâtre en Normandie. Mon père, Jacques Falguières, est une figure de la décentralisation. Il a longtemps dirigé la Scène nationale d'Évreux-Louviers. À 18 ans, je suis allé à Paris étudier l'art dramatique à la faculté et dans un conservatoire d'arrondissement. Très vite, j'ai trouvé mon épanouissement dans des lieux dits alternatifs. Pendant huit ans, j'ai travaillé dans des structures à la marge. J'ai fait mes armes au Théâtre de Verre, au Jardin d'Alice à Montreuil puis avec le collectif Curry Vavart... J'ai aussi monté des revues littéraires, tourné des films, créé de nombreuses pièces avec le collectif du K, qui est depuis devenu ma compagnie. Alors que j'ai commencé à écrire des pièces très tôt, j'ai monté *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare pour me confronter à mes pairs. Finalement, j'ai découvert et je me suis formé au théâtre en le fabriquant moi-même. À 25 ans, alors que la compagnie Le K s'implante en Normandie, je suis reçu à la classe libre du cours Florent. Là, j'ai rencontré une formidable promotion de jeunes comédiens avec qui je partageais la même idée du théâtre. J'ai décidé d'écrire pour eux ce dont j'ai toujours rêvé : un spectacle colossal, une œuvre monde. J'ai écrit alors la première mouture du *Nid de Cendres* que j'ai mis en scène. C'était il y a sept ans maintenant. Mais la plupart des comédiens entraient ensuite dans des écoles nationales, Paris, Lille ou encore Toulouse... En parallèle de leur formation, j'ai continué à faire en sorte que la pièce existe. J'ai alors proposé à la troupe de se retrouver sur les mois d'été. Une des comédiennes, Pia Lagrange, nous a ouvert les portes de son jardin où nous avons aménagé un plateau en bois. Nous nous sommes retrouvés là, deux étés consécutifs, à jouer, créer et représenter la pièce qui dure alors douze heures. À l'époque, personne ne voulait entendre parler d'un spectacle de cette durée. Je suis obligé de le réduire à une version de six heures. Le Théâtre du Nord a pris en charge la production de cette première étape de création. Ce spectacle avait été conçu pour l'extérieur. J'ai donc demandé à Emmanuel Clolus (scénographe de Wajdi Mouawad, Stanislas Nordey ou d'Éric Lacascade) de m'aider à accomplir cette mutation à partir de mes dessins et de la façon dont je pouvais percevoir un possible espace scénique. À chaque étape de la création, j'ai dû m'adapter à de multiples contraintes. Et puis le Festival d'Avignon m'a contacté et m'a proposé de faire le spectacle dont je rêvais.

Vous avez écrit plusieurs *Nid de Cendres* avant de pouvoir enfin en livrer au public cette version finale. Comment avez-vous reconstruit cette épopée, ce conte à la fois fantastique et onirique, pour le Festival d'Avignon ?

Je n'ai pas voulu m'enfermer dans un décor. Je voulais garder une grande liberté et ne pas me retrouver coincé dans une idée. Il fallait être malin car la pièce compte une infinité d'espaces : un appartement, une forêt, un palais de conte, le bord d'une falaise, un radeau en haute mer, un désert de cendres, les limbes, la banquise, etc. Très vite, dans nos discussions avec Emmanuel Clolus, est venu le terme de « boîte à jouer. » Un plateau nu, quelques modules déplaçables et réversibles, des chaises, des servantes pour la forêt, de la matière pour les cendres et les gravats. Il s'agit avant tout d'un terrain pour les acteurs où le merveilleux apparaîtra dans un principe métonymique. Ce qui est excessivement théâtral et poétique. Je ne me suis jamais considéré comme un auteur mais comme un comédien poète qui écrit pour d'autres comédiens. En d'autres termes, je dirais que mon travail d'écriture est intrinsèquement lié à mon travail de chef de troupe. J'écris comme un comédien : à voix haute, et je crois que l'écriture est toujours une affaire de nécessité. Il faut trouver en soi la nécessité profonde de raconter une histoire. Pour le Festival d'Avignon, j'ai dû faire un travail complexe de réécriture. Avant, le spectacle était composé de quatre chants dramaturgiquement autonomes. Aujourd'hui, *Le Nid de Cendres* est composé de sept pièces plus ou moins longues, écrites dans une sorte de suspens, un souffle épique.

L'histoire est simple : deux mondes qui s'ignorent encore, celui des rêves et le nôtre contemporain, sont en péril. Un héros, issu de chacun de ces mondes, tente de partir à la rencontre de l'autre, pour secourir son univers. Pouvez-vous nous décrire plus précisément les sept pièces qui composent cet opus ?

Ce spectacle est une déclaration d'amour au théâtre, un festin théâtral aussi au niveau de l'écriture. Il est à la fois un thriller, un mélodrame, une farce, un drame symboliste. C'est une pièce fable, épique, dramatique mais truffée de scènes comiques que j'appelle des scènes poumons. *Le Nid de Cendres* parle d'un monde coupé en deux. D'un côté, l'Occident en pleine autodestruction où naît Gabriel, que ses parents abandonnent à une troupe de comédiens ambulants. De l'autre, un pays de conte où la princesse Anne vient au monde. Cette double naissance inaugure une geste théâtrale faite de mille histoires. De part et d'autre, les deux héros entreprennent des odyssées, croisent les ombres errantes de Shakespeare, Homère ou Sophocle. La première pièce, *L'Abandonné*, commence donc par la naissance des deux héros : la princesse Anne et Gabriel. Ici, le spectateur suit le drame originel, découvre les personnages. Puis, *L'Endormie* se déroule dans le monde des rêves, du conte, des histoires, des présages. La reine de ce royaume tombe malade. Fou de tristesse, le roi décide d'envoyer ses fils puis sa fille chercher l'homme qu'il a vu en rêve sauver sa femme. Dans *L'Appel*, les années ont passé. Gabriel a grandi. Mélancolique, il parcourt les cendres de son monde en jouant des mimodrames pour les survivants. Soudain, il va recevoir comme un appel de la mer : celui d'une jeune femme qui entreprend une odyssée pour le retrouver. Instinctivement, il pressent qu'elle sera son salut. Dans *Et vogue le navire*, Anne et son équipage tuent un monstre marin aux portes de l'horizon. Après de nombreuses péripéties, dont une catabase, une descente aux enfers, qui la fera chuter de cercle en cercle, elle arrive finalement de l'autre côté du monde, au sommet d'une tour, où elle rencontre Sophie. La cinquième pièce, *Le Véritable Abandonné*, est un drame familial. Argan, le chef de troupe, est mort. Brock, son fils naturel, est écarté de la succession au bénéfice de Gabriel qui, lui, part à la recherche d'une tour au sommet de laquelle il retrouverait une princesse. Dans *Le Réveil de la reine*, Anne est devenue amnésique. Pas une nuit ne se passe sans cauchemars. Sophie tente de l'aider en les rejouant devant elle, qui se met alors à écrire ces histoires sur les murs de la tour. Gabriel, qui découvre l'œuvre de la princesse, décide de construire un théâtre et invite tous les personnages de la pièce à assister à sa dernière création. La dernière pièce, *Le Rêve d'Auguste*, se passe dix ans après le réveil de la reine. La ville de cendres a été reconstruite autour du théâtre de Gabriel. Brock est devenu le chef de la cité. Gabriel quitte le théâtre et part avec la princesse Anne pour retrouver l'éternité...

L'onirisme et le contemporain...

C'est la force et la magie du conte. J'ai cherché à ce que le public perçoive dans cette fable l'écho de notre présent mêlé aux histoires millénaires des contes. Ce sont ces histoires qui rappellent à l'homme son humanité. Tout est affaire de résonance et le théâtre permet de communier avec l'humanité passée, présente et à venir. Encore une fois sans le savoir... Il suffit de voir comment le public s'émeut du geste archaïque de l'acteur. Dans ce geste, il y a tous les gestes des acteurs passés. C'est un mystère jubilatoire. Ce n'est pas pour rien que Shakespeare avait pour livre de chevet *L'Âne d'Or* d'Apulée, premier conte de l'histoire, première fois qu'un homme a écrit : « Il y avait une fois, dans certaine ville, un roi et une reine... »

Vous jouez ce spectacle à La FabricA dans la première partie du Festival d'Avignon. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

C'est extrêmement émouvant pour moi, car il s'agit de mes racines. Mon père, qui a aujourd'hui 83 ans, est avignonnais. Il a découvert le théâtre avec Jean Vilar. Il a même été hallebardier dans sa mise en scène de *Lorenzaccio* ! Avec lui, j'ai suivi l'aventure du Festival d'Avignon dès mes 6 ans. Toutes mes grandes émotions théâtrales viennent de là. Terminer l'aventure du *Nid de Cendres* au Festival d'Avignon est un hallucinant coup du destin !

Propos recueillis par Francis Cossu